N° 155 — 17e Année

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO

Dimanche 4 Juin 1905

REDACTION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon).
TOURCOING, rue Vère, 38

Siège administratif :
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50. — Un an : 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois : 5 francs. — Un an : 20 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES . . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . 1 fr.

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal ; à Paris, dans nos bureaux, 30, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE

Nicolas II et Alphonse XIII

Il nous semble que c'est hier, il y a quelques années à peine : nous recevions, à Dunkerque d'abord, puis à Paris, un jeune prince bien jeune, lui aussi, pour la lourde tâche dont le principe d'hérédité avait chargé ses frêles épaules, mais qui semblait alors heureux, plein de confiance et d'avenir.

Et les acclamations, les cris de joie et d'espérance éclataient sur son passage. L'enthousiasme débordait de tous les cœurs, apparaissait sur tous les visages.

C'est que la France républicaine n'accueillait pas seulement un jeune souverain, auquel sa réputation de douceur et de bonté, ses sentiments pacifiques et généreux, avaient concilié d'universelles sympathies. Elle témoignait sa reconnaissance au petit-fils du monarque qui, vingt-cinq ans auparavant, en 1875, alors que Bismarck, surpris et effrayé de la rapidité de notre relèvement, avait prémédité de nous surprendre en pleine réorganisation militaire, était intervenu pour empêcher cette lâche et brutale agression.

Et, surtout, elle acclamait, en Nicolas II, l'alliance franco-russe qui, constituée en face de la Triplice, avait tiré notre pays de son dangereux isolement, et assuré après l'alerte angoissante de l'affaire Schœnebelé, après les provocations de Bismarck et les insolences de Crispi, la sécurité et la tranquillité de le patrie.

L'Alliance russe !... La France pisçait en elle de grandes, de réconfortantes espérances ! Ils ont beau jeu ceux qui, aujourd'hui, raillent ses artisans et ses défenseurs. « On sait maintenant, écrit triomphalement M. Jaurès dans l'*Humanité*, ce que valent les armées du Tzar et les flottes du Tzar, et quel appui elles auraient prêté à la France dans un conflit européen. »

Eh ! oui, on le sait maintenant. Mais, il y a dix ans, il y a cinq ans, il y a deux ans même, est-ce que la Russie n'était pas universellement considérée comme l'un des plus puissants empires du monde? Qui donc soupçonnait l'infériorité de son organisation militaire, et que ce peuple immense pouvait être vaincu par le Japon ?

Les socialistes, qui combattaient l'alliance par solidarité avec les socialistes allemands ennemis traditionnels de la Russie, ont-ils jamais dénoncé la faiblesse relative de nos alliés ?

Nicolas II, mal renseigné, dans l'absolutisme de son pouvoir plus nominal qu'effectif, se faisait certainement les mêmes illusions que nous sur la puissance de son pays. Il ne supposait pas que le petit Japon oserait se mesurer avec la grande Russie ; il croyait à la paix et voulait la maintenir. Et c'est en toute loyauté qu'il nous apportait la consécration de sa solidarité et de son amitié.

Aujourd'hui, vaincu, enfermé comme un prisonnier dans son château de Tsarkoïé-Sélo, le jeune prince qui, souriant et timide, faisait sa France un voyage triomphal il y a cinq ans, se débat douloureusement dans les affres de l'épouvante et du désespoir.

Et Paris, toujours joyeux et vibrant, encore pavoisé et paré, fêts un autre souverain, avec moins d'enthousiasme sans doute, mais avec les mêmes sentiments de sympathie et de cordialité.

Jeune aussi, à peine sorti de l'adolescence, et aussi un peu timide, Alphonse XIII apparaît plus gai, de physionomie plus ouverte que le mélancolique Nicolas.

Il n'est que le roi d'une monarchie constitutionnelle. Mais le pays sur lequel il règne, le catholique Espagne, par l'esprit de ses gouvernants et de son peuple, par l'intolérance et la fanatisme de son clergé tout puissant, n'est guère moins éloigné de notre France républicaine et laïque que le moyenâgeuse Russie.

Comme Nicolas II, nous l'accueillons cependant avec joie, car il représente parmi nous une nation amie, dont nous fûmes trop longtemps éloignés, et avec qui doit étroitement nous unir notre communauté d'origine et d'intérêts.

Et, pendant que Nicolas, là-bas, se demande peut-être, avec angoisse, si le sort de son oncle Serge ne lui sera pas demain réservé, ici, dans Paris en fête, une bombe éclate près du carrosse royal, manquant de très peu le jeune roi qu'elle voulait tuer.

Pauvres et tristes souverains, et dont le sort est peu digne d'envie !

Ces deux jeunes figures impériales et royales, également aimables et douces, nous apparaissent associés dans les mêmes fêtes et dans les mêmes épreuves.

Ainsi la population parisienne, indignée de l'odieux attentat, acclame la jeune roi d'Espagne avec une chaleur accrue et profondément émue. Et la France, qui n'est ni ingrate ni oublieuse, envoie à son hôte d'il y a cinq ans, à l'infortuné Nicolas, un souvenir de douloureuse sympathie...

GEORGES ROBERT.

La Politique

Ce qu'il y a de stupéfiant, dans le désastre maritime de la Russie, c'est moins peut-être l'énormité des pertes subies par nos alliés que le chiffre infime des morts et des blessés, du côté des Japonais.

Devant cette invraisemblable différence, on a le sentiment très net que c'est bien une victoire de la science guerrière, de la réflexion, de la volonté servie par une préparation soutenue.

La Russie est entrée en campagne avec la conviction qu'il lui suffirait de lancer ses énormes troupeaux hébétés contre les adversaires qui osaient se dresser devant elle, pour réduire ces derniers en poussière.

Elle s'est précipitée en avant, et, tout à coup, le terrain a manqué sous ses pas. Ses soldats demeurèrent passifs, ses services d'administration ne fonctionnaient pas, ses armées manquaient de cohésion et aucune pensée supérieure, celle d'un Oyama, ne rassemblait, pour un même but et dans un même effort, l'énorme masse confuse qu'elle opposait à des troupes entraînées et disciplinées.

Ce qui devait arriver est arrivé. L'Empire russe, qui a pu dominer des populations faibles et régner sur des peuplades aux trois quarts barbares, a vu crouler son prestige trompeur du jour où il a été aux prises avec une nation consciente, sachant ce qu'elle voulait, vers quel horizon elle marchait, et où pas un homme n'ignorait ce que son pays attendait de lui.

Les six cent mille japonais réunis aujourd'hui sous les armes n'ignorent ni ce qu'ils font, ni pourquoi ils le font. Les multitudes rassemblées au hasard sous les drapeaux du Tzar ne connaissent rien de ce qui a pu les amener et de ce qui les retient en Mandchourie. Ce simple exposé d'une situation morale explique à lui seul les désastres matériels qui, depuis dix-huit mois, plongent le vieux monde dans une surprise incessante. — *H. J.*

PAGES LITTÉRAIRES

LA ROBE

C'est le soir. La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Elle a soupé avec sa vieille mère. Le repas a duré longtemps. Repas de pauvres, plus longs que des ripailles de souverains ; car, dispersée pour le travail du jour, la famille ne se réunit qu'autour de la table commune — et l'on mange lentement, pour faire durer le plaisir d'être ensemble.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère, tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge, loin. Des voitures passent, allant au théâtre. Les Flamin, les voisins d'à côté, descendent l'escalier, leur lanterne à la main, pour faire le veillée chez la cousin Gaspard. On entend leurs galoches sur les marches de bois. Mais Gertrude ne s'occupe pas de ces bruits du dehors. Elle ne vas pas au théâtre ; elle ne va pas à la veillée chez le cousin Gaspard.

Elle a bien autre chose à faire, Gertrude...

⁂

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de sa machine à coudre. Puis, ouvrant son armoire, elle en sort une robe commencée — une robe blanche.

Sa robe de noce... Dire que c'est la sienne, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle, maintenant. Chaque soir, la journée finie, quand tout le monde est couché, elle sort sa robe, et longuement, les mains tremblantes, elle y travaille, avec amour. Rien qu'à frôler cette étoffe soyeuse, ses yeux se brouillent, la détermine au bout de son doigt piqué de points noirs... Elle, l'habile couturière, ne peut pas enfiler l'aiguille... C'est sa robe de noce...

L'autre jour, elle a eu une peur... Elle croyait l'avoir tachée, — pensez !... Et ce n'était rien du tout, une goutte d'eau — peut-être une larme tombée sur le satin blanc... Une peur...

Car c'est dans un mois, le mariage, Frédéric l'a désiré ainsi, à fin décembre... Il veut commencer l'année avec sa petite femme, tous deux pelotonnés dans le foyer nouvellement éclos, tout ébaudi... Elle veut bien aussi. Il est si raisonnable Frédéric, quoi qu'il ait des yeux de demoiselle et pas beaucoup de moustaches.

⁂

... L'aiguille s'enlève, s'arrête sur une pensée. La nuit est silencieuse. La lampe baisse. Dans ce silence, Gertrude *entend* son émotion. Elle pense à sa vie finie, à son insouciante vie de jeune fille, qui s'en va à laquelle chaque coup de ciseaux qu'elle donne fait une entaille irréparable. Elle laissera cette chambre qui l'a vue toute petite, où elle a grandi où elle a été heureuse. Elle laissera sa tapisserie bleue, dont chaque guirlande enferme un de ses rêves...

Dans la rue endormie, une porte se ferme. Et Gertrude tressaille. Il fait aussi bien cette porte vient de se fermer sur ce passé.

Alors elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouve l'horizon nouveau, et la regarde longuement, comme pour lui arracher son secret... C'est qu'elle sait ce qu'un morceau d'étoffe renferme de mystères, de larmes ou de joie. Mieux que personne, elle sait, par l'histoire des robes, saisir l'intimité d'une vie...

Et ceci lui arriva tous les jours...

⁂

On la fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche... Et elle voit les beaux époussés, les yeux agrandis d'ivresse, la tendresse toute neuve, les cierges allumés, et le prêtre qui bénit les mains : « Je vous bénis, mes enfants... Soyez heureux... »

Puis un coupé s'arrête devant sa porte. Une jeune femme monte, affairée, les joues chaudes de plaisir... « Gertrude, il me faut une robe de bal, pour samedi, sans faute... Oh ! quelque chose de très élégant, vous savez... pour ches madame de Lignères... » Gertrude entend dans les plis de la robe de bal, comme on entend dans une coquille marine, des rires lointains, des bruits de fête, du pimpants refrains de valse...

Et bientôt... « Gertrude, une petite robe d'enfant, un bonnet de dentelles, tout ce que vous avez de plus revisant... » Oh l'heureuse mère, penchée sur le berceau... Les premières risettes... les premiers pas...

Puis... « Oh ! non, Gertrude, pas de robe claire... Je n'ai pas le cœur à la gaieté, elles l... » Pauvre femme...

Et puis...

⁂

... Et puis le robe noire, l'inévitable robe de deuil...

N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes ! de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour, auxquelles vous vous associez sans cesse, mettant dans le maison le rire de votre satin ou l'endeuillement de vos crêpes ?

⁂

Et voilà pourquoi Gertrude, qui sait tout cela, se penche sur sa robe de noce, lui demandant son histoire à elle, le secret de son avenir, et que cette vie qui va s'ouvrir lui apportera de joies et de tristesse — et si elle ne regrettera jamais les jours d'autrefois, et cette chambrette paisible, où la lampe presque éteinte met un recueillement du crépuscule.

JEAN MADELINE.

Échos et Nouvelles

Appointements d'acteurs

Une revue théâtrale anglaise publie quelques chiffres intéressants sur les traitements de certains acteurs et actrices en Angleterre :

Dame Lane a touché 11,250 francs par semaine ; la tragédienne Lillian Russel, 10,000 francs par semaine ; le Kistori et Edwin Booth, chacun 7,500 francs par semaine ; Yvette Guilbert 6,250 francs par semaine, ainsi que Réjane ; Coquelin, 5,000 fr.

Quant à le Petit, elle touche pour un seul concert la coquette somme de 25,000 francs.

Quant à Barnum, il a payé Jenny Lind 25,000 fr. par semaine lors de la première représentation à Castle-Garden à New-York. Sarah Bernardt qui sera à Lille dans quelques jours n'est pas mentionnée dans cette intéressante galerie.

Chameau

Une Parisienne demande le divorce. Comme motif principal, elle produit une carte postale illustrée et son avocat dit :

— Ce dessin constitue bien en de ces mettre pertinente et consolante qui doivent entraîner le divorce.

Mais qu'est-ce qu'il représente donc, ce dessin ? Un chameau.

Le tribunal n'est gratté le nez, ce qui est un signe manifeste d'hésitation. Nous ne saurons qua plus tard si l'image de chameau peut devoir une cause de divorce.

Mot du jour

A l'Exposition canine. Examen des animaux exposés.

Un juré, tout en ouvrant le gueule d'un chien, se retourne vers son propriétaire :

— Mais pourquoi supposer vous cet animal ?...

Il s'a rien d'extraordinaire.

— Pardon, monsieur.

— Qu'e-t-il donc ?

— Eh bien, il est enragé ?

AU JOUR LE JOUR

LA VILLE ET LES BOIS

Les gens de Vienne sont des gaillards, et aussi des gaillardes ayant beaucoup de chance.

Ils possèdent des édiles qui pensent à leur bonheur, tandis que nous autres, habitants de Lille, nous ne pouvons pas en dire autant.

Nos rues ne sont pas toujours d'une admirable propreté, et l'autre jour j'avais le plaisir de contempler, au bord de la Deûle, derrière le square, un gros amas d'immondices à peu près aussi majestueux que la pyramide de Westerloo.

Quant aux fondrières dont nous jouissons, c'est tout juste si elles n'engloutissent pas les promeneurs,

Je vous recommande encore, comme des modèles du genre, les trottoirs du boulevard de la Liberté, nivelés de telle sorte qu'on y trébuche avec ensemble dès qu'il fait nuit.

Le municipalité ferme les yeux sur ce triste état de nos voies publiques et elle a l'air de s'en moquer tout autant qu'un poisson d'une pomme.

Il est vrai qu'elle est composée d'hommes d'ordre !

Qu'est-ce que ça serait, mes bons amis, si nous avions affaire à des hommes de désordre !

Eh ! bien, les gens de Vienne, plus favorisés que nous, ont des édiles qui se soucient de leur bien-être et tiennent absolument à leur faire plaisir.

En conséquence, on a décidé là-bas qu'on allait planter autour de la ville de véritables parcs, où la population pourrait venir prendre ses ébats et qui constitueraient d'immenses réservoirs d'air pur.

Ça n'est pas bête du tout, cette petite idée, et puisqu'on nous parle tant du déboisement je ne vois pas pourquoi on ne profiterait pas de l'occasion pour transformer les électeurs de Lille en verdoyantes forêts.

Ça nous changerait un peu de nos épaisses futaies de cheminées, évidemment utiles, mais d'un aspect qu'il serait au moins audacieux de qualifier d'enchanteur.

Qu'en pensez-vous, chers lecteurs ?

Et, pendant qu'on y serait, on pourrait peut-être essayer de purifier notre vieille Deûle, à laquelle ça ne ferait pas de mal !

AOUL TABOSSE.

LE ROI D'ESPAGNE A PARIS

L'Attentat — Les Déclarations de l'Espagnol Vallina reconnues exactes — La Cachette des Bombes — Manifestation sympathique à Madrid

LE ROI A LA REVUE DE VINCENNES

L'ENQUÊTE JUDICIAIRE

Les recherches dans le bois de Vincennes

Paris, 3 juin.

On sait que l'anarchiste Vallina répondit à M. Leydet, qui lui demandait où avaient été cachées les bombes reçues de Barcelone : « Nous les avons enfouies au pied d'un arbre dans le bois de Vincennes, et je suis prêt à vous y conduire ».

Le juge d'instruction n'a pas hésité à entreprendre cette excursion qui, si elle n'a pas donné les résultats qu'on espérait, a permis néanmoins de constater que Vallina avait été sincère dans ses déclarations.

Vers dix heures donc, le jeune anarchiste était extrait de la prison de la Santé et conduit dans le cabinet de M. Leydet. Le magistrat lui annonçait alors qu'on allait le conduire dans le bois de Vincennes, puis il lui demandait d'indiquer, afin qu'on pût le suivre, l'itinéraire qu'avec son compagnon Ferrer, — le doute n'est plus possible sur ce point, — il avait suivi afin de se débarrasser des engins qu'ils avaient intérêt à ne plus avoir en leur possession.

Et Vallina fit et M. Leydet le récit suivant :

— Vous donner le date exacte de notre voyage à Vincennes ne m'est pas possible, et c'est au vain que depuis mon interrogatoire d'hier j'ai cherché à le retrouver dans ma mémoire. Il doit y avoir aux quinzaine de jours. Mes compagnon et moi nous nous étions donné rendez-vous place du Panthéon. Nous fîmes la route à bicyclette. Notre premier soin fut de nous rendre chez le monsieur du passage Noirot qui avait reçu de Barcelone pour nous les remettre les cinq engins dont je vous ai déjà parlé et qui avaient été expédiés en deux colis différents. Nous prîmes seul de ces deux colis qui contenait quatre à pommes de pin, laissant l'autre, le cinquième, qui en pouvait avoir de son poids et de ses dimensions nous être ultérieurement d'aucune utilité. Un engin pour un congrès d'évêques, celui-là ! A tour de rôle, car le colis était lourd, mon compagnon et moi nous le portâmes attaché au guidon de notre machine.

« Sortis de Paris par la porte Malakoff, nous avons d'abord traversé le Petit-Bicêtre, puis Vanves, puis Clamart d'où nous nous sommes dirigés sur le clocher de Vallay. Après avoir longé pendant un moment ce mur couvert de lierre, nous arrivâmes à un endroit où deux chemins s'ouvraient devant nous. L'un conduisait directement au village, l'autre enfouit dans le bois. Ce fut ce dernier que nous choisîmes. Abandonnant, ensuite la route, nous pénétrâmes dans le bois, et au pied d'un arbre que je reconnaîtrai entre mille, nous enfouîmes deux des bombes sur quatre que nous avions emportées. Nous les enveloppâmes, enveloppées dans des journaux. Cela fait, je m'étendis sur l'herbe, éreinté par le voyage que nous venions de faire à vive allure, recommandant à mon compagnon de procéder seul à l'enfouissement des deux autres engins. Dans ce but, il s'enfonça sous bois, resta absent pendant sept ou huit minutes et revint en me disant : « C'est fait ! » Mais j'ignore l'endroit qu'il choisit comme cachette.

« Quelques instants plus tard, comme nous avions l'estomac dans les talons, nous allâmes chez une épicière du village qui nous vendit du pain, du saucisson et un litre de vin. Nous dînâmes dans le bois. Cela fait, nous remontâmes sur nos bicyclettes et par le même chemin que celui que nous avions pris pour l'aller, nous rentrâmes à Paris.

« Je n'ai pas besoin de vous redire que nous comptions, dès l'arrivée du roi d'Espagne, venir déterrer les bombes cachées dans les conditions que vous savez maintenant, et commettre ce attentat.

Quand Vallina eut achevé son récit, M. Leydet donna le signal du départ et le cortège, composé de deux voitures, suivit l'itinéraire indiqué par l'anarchiste. On traversa le Petit-Bicêtre, Vanves et Clamart, on prit droit sur le clocher de Vallay, on longea le mur couvert de lierre, on prit le chemin conduisant au bois, et sur un signe de Vallina on fit halte.

Il fut invité à indiquer l'arbre au pied de quel il affirmait avoir caché les deux premiers engins. Il le fit sans hésitation. On fouilla le sol, au sol qui parut fraîchement remué, mais les deux bombes avaient disparu. On trouva cependant à une profondeur de dix centimètres environ un journal anarchiste écrit en espagnol, celui-là même dans lequel les deux à pommes de pin y avaient été enveloppées, et portant encore des traces de rouille.

Après avoir fait dresser un procès-verbal de cette opération, M. Leydet en fit conduire par Vallina chez l'épicière où il avait dit avoir, avec son compagnon, acheté des provisions. Celle-ci le reconnut en premier coup d'œil, et le signalement qu'elle donna du jeune homme qui l'accompagnait correspond de tous points à celui de Ferrer.

Un intermédiaire

Nous avons raconté hier qu'un cordonnier nommé Canesenal avait — à son insu — servi d'intermédiaire entre l'expéditeur des bombes et les anarchistes désignés par le club libertaire de Barcelone pour attenter à la vie d'Alphonse XIII.

Ce matin, un rédacteur de *Temps* a pu joindre M. Canesenal. C'est un homme d'une soixantaine d'années, originaire de Villefranche-de-Rouergue (Aveyron), et dont la femme est au service de Mme Charles Malato, chez qui elle habite.

— Il est parfaitement exact, dit-il, que j'ai reçu chez moi, par colis postaux, les enveloppes des bombes. Et voici dans quelles circonstances :

Un jour — c'était en mois d'avril dernier — M. Charles Malato, pour qui j'ai beaucoup d'amitié, encore que je ne sois pas anarchiste, me dit : « Je suis fort ennuyé. On envoie mon courrier au cabinet noir. Je voudrais échapper à ces indiscrétions et trouver quelqu'un qui voulût bien recevoir mes correspondances. » Je m'offre à lui servir d'intermédiaire ; il accepte, et de ce jour, je reçus les lettres destinées à M. Charles Malato.

Bien entendu, j'ignorais toujours leur contenu. J'en avais décachetés une, par erreur, au début ; mais elle était rédigée en espagnol, et je l'avais aussitôt remise dans son enveloppe.

Dans les premiers jours de mai, je ne fus pas peu surpris en recevant un petit colis postal. Je pensai, étant donnée ses provenance, qu'il était destiné à M. Charles Malato, et je le portai à ce dernier, après l'avoir enveloppé dans un survêtu noir. Quand j'arrivai à la maisonnette du passage Noirot, M. Charles Malato parut fort étonné par cette expédition.

— Hé ! lui dis-je en riant, ne le secouez pas trop. Ce sont peut-être des bombes.

— Des bombes ! repartit M. Malato. Allons donc !

Il le laissa tomber le paquet, pour me montrer que ma supposition était ridicule. J'insistai, toujours en plaisantant :

— Prenez garde ! Vous allez me faire sauter.

Et de rire.

Le 12 mai, je reçus un nouveau colis. Celui-là était « de taille » ; il pesait 8 kil. 500. Ce devait être celui qui contenait la grosse bombe, celle que Vallina considérait comme mal fabriquée et qu'il disait hier à M. Leydet être bonne pour un congrès d'évêques.

Je fourrai le paquet dans ma serviette et j'allai porter, comme le précédent, chez M. Malato. Celui-ci me remit ce jour-là un paquet de papiers avec prière de le déposer chez M. Vallina, rue Toullier, 19, près du Panthéon. Je ne connaissais pas ce Vallina. D'ailleurs il était absent lorsque je me présentai à son domicile. Je ne l'ai donc jamais vu.

Par la suite, je ne reçus plus de correspondance pour M. Charles Malato.

Je ou pensais plus à toutes ces choses, quand vendredi dernier, alors que je me mêlais au travail dans une échoppe de cordonnier de la rue de la Bûcherie, je reçus la visite d'un inspecteur de la Sûreté, qui me conduisit quai des Orfèvres. Là, je fus mis en présence de M. Richard et de M. Fouquet, qui commencèrent à m'interroger.

Je ne fis aucune difficulté pour reconnaître que j'avais de mon plein gré reçu des lettres et des colis destinés à M. Malato. Cet interrogatoire ne ressemblait d'ailleurs mieux renseigné que moi sur le contenu de ces colis. Même M. Richard me dit : « Tel jour, à telle heure, vous êtes allé porter un paquet chez M. Malato, et ce quelques jours après, vous vous êtes rendu à domicile d'un Espagnol nommé Vallina. »

J'avais été dit. Mais ma bonne foi était entière, et les magistrats ne firent aucune difficulté pour reconnaître que j'avais servi d'intermédiaire sans me douter de la nature des envois. D'ailleurs, je dis au chef de la Sûreté que je professais des idées politiques très avancées, et cette me vous étonnera pas, quand je vous aurai dit que je suis le fils d'un député de 1851, et qu'il ne tient à touche une pension annuelle de 150 francs. Mais je ne suis pas anarchiste ; tout mon passé proteste contre cette doctrine. Je suis, en effet employé retraité de la Compagnie d'Orléans, et je touche en cette qualité une somme annuelle de 120 francs. Vous me dites que les colis que j'ai portés chez M. Malato contenaient des bombes. Je veux bien le croire. Mais je ne m'en doutais pas. »

Telle fut ma conversation avec le chef de la Sûreté. Depuis lors, je n'ai plus été interrogé.

J'ai appris jeudi matin l'attentat de la rue de Rohan. Mais M. Leydetne m'a pas convoqué.

Au Palais

M. Albert Willm a obtenu, cet après-midi, de M. Leydet, l'autorisation d'aller communiquer, à la prison de la Santé, avec son client, Charles Malato.

En ce qui concerne l'instruction de l'affaire, court temps d'arrêt. M. Leydet devant se borner aujourd'hui à coordonner les pièces déjà nombreuses de son dossier dont Me Albert Willm a pu prendre connaissance.

Manifestation à Madrid

Madrid, 3 juin.

Une imposante manifestation populaire, organisée par le maire de la ville, M. Accidontal, et à laquelle prenaient part plus de 3.000 personnes, a eu lieu devant l'ambassade de France. On remarquait parmi les manifestants de nombreux hommes politiques, entre autres M. Canalejas, le sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, le directeur des communications, etc.

La France a été acclamée avec enthousiasme. Aucun incident ne s'est produit.

LA JOURNÉE DU ROI

La Revue de Vincennes

Le départ

Paris, 3 juin.

Le président de la République est venu ce matin, à 8 heures 45, dans une calèche conduite par des artilleurs, prendre le roi d'Espagne en ministère des affaires étrangères, pour le conduire à la revue organisée en son honneur, au champ de courses de Vincennes.

Alphonse XIII, en costume bleu ciel de général de lanciers, a pris place, à la droite du président, dans la calèche où sont montés après lui M. Bertieaux, ministre de la guerre, et le général Dubois, secrétaire général de la présidence de la République.

Une escorte de cuirassiers a entouré la voiture de roi et les landaus dans lesquels se trouvaient les présidents des deux Chambres, les ministres, la suite du roi et celle du Président de la République. A neuf heures le cortège quittait le quai d'Orsay et par le pont et la place de la Concorde gagnait la rue de Rivoli.

Bien qu'on n'ait pas publié l'itinéraire qu'il devait suivre pour se rendre à Vincennes, le cortège est salué sur tout son parcours par de nombreux curieux qui stationnaient depuis le moment où ils avaient vu installer un service d'ordre.

Rue de Rivoli, rue Saint-Antoine, la foule est compacte. Les fenêtres sont occupées par des personnes qui en passage de roi et de président agitent des mouchoirs et acclament les deux chefs d'Etat.

Sur la place de la Bastille, où une magnifique militaire joue l'hymne espagnol au moment de passage du cortège, c'est une magnifique ovation que la foule, composée en grande partie des ouvriers du faubourg St-Antoine, fait à Alphonse XIII et à M. Loubet.

Après avoir remonté à grande allure l'avenue Daumesnil, le cortège change d'aspect sur la place Daumesnil.

A partir de la porte Dorée, l'affluence des curieux est moins grande. Mais on remarque beaucoup de promeneurs qui, venus en famille, se sont installés sous les feuillis et tout à l'heure, ils déjeunaient. Au passage du cortège, ils se précipitent en agitant leurs chapeaux et en criant : « Vive le roi ! Vive Loubet ! »

La Revue

Après avoir vu à Châlons nos troupes de campagne, après avoir pu constater leur instruction de guerre et le puissance de leur armement, ce matin le roi d'Espagne a eu le spectacle d'une parade classique, toujours très appréciée de ceux qui aiment les choses militaires, et qui permet plus souvent qu'on ne le pense, de tirer des conclusions sur la cohésion et le bon esprit d'une armée.

C'est pour 9 h. 35 que la garnison de gouvernement militaire de Paris devait être formée en polygone de Vincennes. Après avoir fait aux abords un repos d'un moins une heure, avec repas froid pour ceux qui arrivaient de loin, les divers corps ont débouché dans à la lois sur le terrain vers 9 h. 15, pour prendre position. Le temps magnifique faisait remarquer la couleur de la grande tenue de service sur le fond de verdure encore printanière de hêtres, les baïonnettes, les casques, les cuirasses étincelaient au soleil.

Les troupes se sont disposées sur quatre lignes parallèles, face à la tribune des courses.

A 9 h. 50 retentit le premier coup de canon, et dix minutes après commençait la revue : elle était terminée à 10 h. 27. Le roi, qui était monté à cheval à son arrivée sur le champ de manœuvre, se tenait à hauteur de la Daumont de M. Loubet. Il a passé successivement devant les quatre fronts, saluant les drapeaux et étendards.

Un peu avant 10 h. 1/2, le roi et le Président ayant pris place dans la tribune officielle, le général Destrée, gouverneur militaire de Paris, ayant derrière lui les attachés militaires étrangers présents à Paris, les divers états-majors de gouvernement et de la défense, ainsi que les officiers du cabinet du Ministre de la Guerre, s'est placé pour le défilé face à la tribune.

En même temps les troupes allaient se mettre en côté de la Faisanderie, et à 10 h. 35 le premier élément, l'Ecole polytechnique, se portait en avant.

Le défilé, excellent et très applaudi, a duré jusqu'à onze heures quinze.

A ce moment, le général Destrée, avec son groupe d'officiers, d'où marchait vers la tribune et s'arrêtait les deux chefs d'Etat ; puis toute la cavalerie qui s'était déployée au fond du terrain, est revenue sur les tribunes par une marche d'ensemble au galop parfaitement réussie. A onze heures vingt-deux cet fut terminé sans incident. L'impression produite par le roi était vivement ressentie et le public, de bonne humeur, ne s'est décidé qu'après de nouvelles et enthousiastes acclamations.

Le retour à Paris

Encadrés, comme à l'aller, par une escorte de cuirassiers, la calèche du roi et du président et les landaus dans lesquels avaient pris place les personnes de leur suite ont mis pour rentrer à Paris et se rendre au ministère des affaires étrangères, l'itinéraire suivant :

Rue de Paris, à Vincennes ; porte et route de Vincennes, place de la Nation, boulevard Diderot, avenue Daumesnil, rue de Lyon, place de la Bastille, les boulevards Beaumarchais, des Filles-du-Calvaire, du Temple, place de la République, les grands boulevards, place et avenue de l'Opéra, rue de Rohan, rue de Rivoli, place et pont de la Concorde.

Sur tout le parcours la foule est compacte en rangs serrés. Les fenêtres des maisons sont toutes occupées. Des acclamations saluent le passage du cortège.

Boulevard Diderot, où les trottoirs ont été envahis par les ouvriers et les ouvrières qui viennent justement de sortir des ateliers — car il est midi — l'enthousiasme se manifeste par des cris éclatants et des gesticulations fort expressives.

Sur les grands boulevards l'affluence est énorme. Les curieux manifestent également leur sympathie pour notre hôte par des vivats ininterrompus.

Le jeune souverain est arrivé au palais des affaires étrangères à midi quarante.

Le roi s'est retiré dans ses appartements et a changé d'uniforme. Un peu avant une heure il remontait en voiture pour se rendre à l'Elysée, toujours très acclamé par la foule qui stationnait sur le quai d'Orsay.

Le déjeuner militaire à l'Elysée

Le déjeuner militaire offert par le président de la République et Mme Loubet en l'honneur du roi d'Espagne a été donné à une heure.

La table, en forme de fer à cheval, était dressée dans la grande salle des fêtes, somptueusement décorée. La nappe était entièrement décorée. La nappe était entièrement recouverte de roses du nord et de roses mousseuses. La décoration de la table était complétée par des groupes et des statuettes en biscuits de Sèvres.

Le roi d'Espagne est arrivé à 1 h. 25 à l'Elysée, accompagné par M. Villemestre et le général Dubois, qui avaient pris place à son côté dans une calèche de gala. Les honneurs lui ont été rendus par le 1e régiment d'infanterie. La musique a joué l'hymne royal espagnol.

Le couvert était en grande tenue de général de lanciers. Il a revêtu le pelerine le grand cordon de la Légion d'honneur.

La Président de la République et Mme Loubet attendaient le roi dans le vestibule. M. Loubet était en habit, avec, en sautoir, le cordon de la Toison-d'Or.

Pour ne rendre dans la salle à manger, le roi, qui avait à sa droite le chef de l'Etat, offrit son bras à Mme Loubet. Le roi et le Président de la République ont pris place au centre de la partie supérieure de la table. Le souverain avait à sa droite Mme Loubet, Mme Doumergue, M. de Villemestre, M. Bertieaux, duc de Sotomayor et M. Dubois. Ils étaient avait à sa gauche M. Fallières, M. Rouvier, Saint-Prix, le marquis del Monte, M. Cambon, le duc de Santo-Mauro, M. Rupérez, M. Riano et Goyanga.